

Présentation

Dans le cadre de l'initiative «Mémoires Vivantes», l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

Ont participé à l'élaboration de ce recueil :

M. CRANOIS Maurice
M. DUREL Auguste
Mme DUVAL Mathilde
Mlle LEBOULENGER Marie-Louise
Mme LEFRANCOIS Yvonne
M. LEPESQUEUR Maurice

Avertissement :

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

L'agriculture et la pêche...

La ferme

Nous étions plus nombreux qu'aujourd'hui à la ferme à cette époque car nous, les enfants, nous restions pour aider nos parents. Les aînés reprenaient souvent la succession. Nos grands-parents habitaient aussi parfois avec nous. A Omonville-la-Rogue, il y avait surtout de petites fermes, une vingtaine environ, à l'époque. Les plus grandes exploitations (la ferme du Tourp et l'Épine Due) comptaient une vingtaine de vaches. La ferme du Tourp devait compter 300 vergés (60 hectares). Beaucoup de fermes avaient un commis et un journalier. Il n'y avait pas de charges sociales pour embaucher quelqu'un à l'époque. La charge de travail du commis se décidait lors de la *louerie* (sorte de marché où se rencontrent employés de fermes et patrons). Par exemple, certains n'étaient embauchés que pour traire.

Le prix du fermage dépendait, à l'époque du prix du lait ou du beurre.

Les vaches

A l'époque, nous n'élevions que la race normande. Les vaches donnaient moins de lait qu'aujourd'hui car il n'y avait pas de sélection. On peut dire que le rendement laitier a pratiquement doublé aujourd'hui. Avant 1945, il n'y avait pas de contrôle laitier. La nourriture aussi était différente : on leur donnait uniquement des betteraves et du foin, en plus de l'herbe qu'elles broutaient. Il n'y avait pas d'aliments composés. Les veaux étaient nourris avec des panais. Les panais ne se cultivaient pas facilement car il fallait bêcher à la main, les charrues n'allant pas assez profond. Dans certaines fermes, on faisait du beurre, mais la plupart des agriculteurs confiaient leur lait au laitier de Gréville qui partait chaque jour de la commune.

Les cochons

Pendant quelques années, il y a eu, pour l'époque, un gros élevage de cochons à la ferme du Tourp. C'était unique dans la Hague. Les cochons étaient tués toutes les semaines et vendus à des marchands de viande. Ils étaient nourris avec le babeurre venant de la laiterie de Gréville. De nombreuses personnes se rendaient au Tourp pour y acheter des abats, qui étaient bradés.

Toutes les fermes élevaient au moins un cochon. La tuerie du cochon était donc un événement important. Nous le tuions généralement pour notre propre consommation, mais si nous le vendions à un charcutier, nous gardions pour nous un morceau de foie, une partie des boyaux et du sang. Pour nourrir les cochons, on cuisait des « timbalées » de pommes de terre.

Le cidre

Il y avait des pommiers à Omonville-la-Rogue, mais, sur certains terrains, les pommes récoltées donnaient un cidre amer. Beaucoup achetaient donc leurs pommes.

Pour presser les pommes, il fallait intercaler du *glui* (paille de blé entière) entre chaque couche de pommes préalablement broyées. Pour faire le *glui*, on battait le blé sur un *bidet*, puis on l'égalisait avec une *grage* (sorte de râteau accroché au mur pour affiner le glui). Pour augmenter la quantité de cidre produite, on pouvait « retailer », c'est-à-dire couper le marc de pommes situé sur les bords et le remettre au-dessus, avant de presser à nouveau. On pouvait également faire tremper le marc déjà utilisé et le presser une nouvelle fois. La plus grande partie du cidre restait en tonneaux. On en mettait aussi quelquefois en bouteille, pour les occasions.

Le cidre était la boisson principale des agriculteurs et des pêcheurs. Nous ne buvions presque jamais de vin. Pendant les batteries, les femmes passaient parmi les travailleurs avec une bouteille de cidre et une *moque*, dans laquelle tout le monde buvait.

Les cultures

La totalité des cultures était destinée à la consommation de la ferme. Dans certaines fermes, on faisait du blé, que l'on échangeait au moulin contre de la farine. Ensuite, on pouvait échanger cette farine contre du pain, chez le boulanger. Il fallait compter 100 kg de farine pour quarante pains de 6 livres. Auparavant, certains ont fait leur pain eux-mêmes. Nous avons dû parfois reprendre cette fabrication pendant la guerre à cause de la pénurie.

Lors de la fenaison, nous utilisons une faucheuse tirée par des chevaux. L'herbe était laissée au sol, en *andains* (rangée d'herbe coupée laissée au sol après le passage de la faucheuse), pendant plusieurs jours pour qu'elle sèche. Nous la retournions régulièrement à la fourche. Déjà, les faneuses étaient apparues, mais beaucoup fanaient encore à la main. Puis, on rassemblait le foin en *rances* (tas de foin en longueur) afin de botteler. Les bottes étaient faites à la main. C'était une corvée, mais on s'entraidait entre voisins. Puis, on rentrait les bottes au fenil, en les transportant.

Nous moissonnions le blé et l'avoine avec la faucheuse à chevaux, à laquelle on avait fixé un appareil qui permettait de former des *gavelles* (brassée de céréales non liée). Une fois au sol, les *gavelles* étaient déplacées pour permettre le passage de la faucheuse dans l'autre sens. Puis, après les avoir laissées sécher pendant plusieurs jours, en les retournant plusieurs fois, on les liait avec du *ran* (carex, sorte de jonc) pour former des gerbes qui étaient mises en *bonhommes* (tas de gerbes mises en pyramide), dans les champs. Puis, toutes les gerbes étaient rassemblées en *piles*, gros tas de 700 ou 800 gerbes, en attendant la batterie.

A l'époque, on utilisait soit une petite batteuse à moteur, soit une batteuse entraînée par un manège à chevaux. Un homme chargeait de ravitailler la batteuse, introduisait dedans le blé par poignées. Une grande toile étalée sur le sol recueillait le grain et la paille. Le grain était vanné dans une vanneuse tournée manuellement. A cette occasion, des femmes récupéraient parfois de la *balle* d'avoine pour fabriquer des paillasses pour les bébés. Puis, la paille était liée en *dierbés* (botte de paille). Chacun avait un rôle bien défini : ceux qui distribuaient la paille avec des fourches en bois, ceux qui faisaient des *dierbés*, ceux qui remplissaient les sacs de grain etc...

Les corvées de battage étaient une occasion de faire la fête : on chantait, on buvait du cidre et du calva. Certains venaient juste le soir pour profiter de l'ambiance. Mais, quand les batteries se déroulaient dans les cours, on en sortait noirs de poussière !

Dans la Hague, les fermes ne vendaient à l'extérieur que le lait et le beurre, pratiquement jamais les légumes. Ceux-ci étaient destinés à notre consommation. En effet, il y avait une basse-cour et un potager dans chaque ferme. On cultivait par exemple des haricots que l'on faisait sécher aux fenêtres.

Le principal changement dans l'agriculture fut l'arrivée du tracteur, dans les années 50. Avant cette période, tout se faisait avec les chevaux. Pour nourrir ces chevaux, les anciens avaient semé du *piqué* (des ajoncs) dans les landes. Les premiers tracteurs n'étaient pas assez puissants pour défricher. Beaucoup ont donc conservé leurs chevaux pendant quelques années. Ensuite, avec les progrès techniques, ils les ont remplacés par un tracteur.

La pêche

Quelques habitants d'Omonville-la-Rogue cumulaient autrefois la pêche et l'agriculture. Mais cela était rare et très ancien. La majorité des pêcheurs ne vivaient que de la pêche. L'avantage du port d'Omonville-la-Rogue est qu'il permet de sortir et de rentrer à n'importe quelle heure de la marée.

Les bateaux étaient surtout fabriqués à Barfleur ou à Saint-Vaast-la-Hougue. Avant 1925, il s'agissait principalement de bateau à voile, appelés des « vaquelottes ». Quand il n'y avait pas de vent, les pêcheurs devaient ramer. Les premiers moteurs sont apparus dans les années 25-30.

Ils allaient pêcher à Aurigny sur la « shoole » (banc de sable près d'Aurigny) d'où ils rapportaient des turbots et des raies et aux Casquets. A cette époque, les pêcheurs pêchaient essentiellement du poisson, avec des filets en lin. Ces filets devaient être séchés tous les quatre jours et, tous les deux mois, il fallait les tanner (c'est-à-dire les passer dans le tanin pour les conserver). Ils utilisaient aussi des palangres : des cordes que l'on tendait dans le fond de la mer auxquelles étaient fixés des hameçons. Elles étaient repérées à la surface par des « chiens » (bouées). De cette façon, ils pêchaient des raies et des congres.

Les pêcheurs partaient à la voile ou à l'aviron, en profitant du « jusant » (marée descendante) et revenaient quelquefois plusieurs jours plus tard, en profitant du « flot » (marée montante). Ils gagnaient directement Cherbourg, pour pouvoir vendre leur pêche, constituée essentiellement de poissons « de cordes » : raies, congres, turbots et hats... Certains poissons étaient consommés crus, juste salés et poivrés. Cette habitude concernait surtout les pêcheurs. Aujourd'hui, ils pêchent surtout des crustacés avec des casiers. Ils ont également des aides à la navigation, ce qui n'était pas le cas entre les deux guerres : ils étaient donc bloqués par la nuit, le brouillard et le mauvais temps.

Le commerce et l'artisanat...

Les commerces

Dans la commune, il y avait une boulangerie-épicerie-débit, un autre boulanger, un bureau de tabac, un débit (café), une épicerie et un hôtel-restaurant qui faisait aussi épicerie. En tout, il y a eu jusqu'à cinq épiceries et trois boulangeries à Omonville-la-Rogue. Les épiceries de l'époque vendaient un peu de tout en plus des produits alimentaires : par exemple du savon, de la mercerie, de la lessive, des sabots. Par contre, on n'y trouvait pas de fruits et légumes. Le café pouvait être vendu au détail et moulu par l'épicière.

Comme il n'y avait pas beaucoup de chambres dans l'hôtel, le propriétaire en louait chez des particuliers de la commune. Il y avait, à l'époque, beaucoup de touristes (des Anglais...) en saison, mais, nous, les habitants d'Omonville nous n'allions jamais au restaurant à cette époque. Au menu, il y avait surtout du homard. Le dimanche midi, ils exposaient les homards sur les fenêtres pour faire envie aux gens de passage. Cet hôtel embauchait aux périodes estivales de nombreuses personnes de la commune : des femmes pour laver le linge, faire le ménage dans les chambres, faire la vaisselle, des commis pour faire les courses... il fallait aussi faire chauffer l'eau et l'apporter dans les brocs aux clients de l'hôtel, pour qu'ils fassent leur toilette. Le seul téléphone de la commune se trouvait dans cet hôtel, puis il y en eut un dans une épicerie qui recevait également les télégrammes destinés aux habitants. Il fallait alors aller prévenir le destinataire.

A la boulangerie, à l'époque, nous achetions le pain sous forme de « tourtes » de douze ou six livres. Il y avait aussi des pains pliés ou ronds.

Les artisans

Il y avait un menuisier, Gustave Leconte, qui faisait surtout des charpentes et des planchers. En effet, beaucoup de maisons avaient du plancher, même au rez-de-chaussée, à Omonville-la-Rogue. Ce menuisier faisait aussi occasionnellement quelques meubles et des cercueils.

Il y avait aussi un autre artisan, Monsieur Richard, qui faisait un peu de tout (bricolage, maçonnerie...)

Quelques femmes faisaient de la couture (confection, reprisage, ourlets...) mais peu vivaient de cette activité. Souvent, les meilleures couturières, n'avaient pas besoin d'aller travailler au domicile des clients ; ceux-ci venaient leur apporter le travail à effectuer. Certaines, comme Marie Fleury, prenaient des apprenties pour les aider et pour leur enseigner leur savoir-faire.

Il y avait une carrière qui, à l'époque, ne fonctionnait que grâce à un seul ouvrier que l'on appelait Jean de la Carrière. Il s'appelait en réalité Jean Lecourtois. Il avait un tout petit rendement car il n'avait pas les outils d'aujourd'hui : tout était fait à la main.

Les commerçants et artisans ambulants

Des commerçants itinérants passaient régulièrement dans la commune. Un épicier, Monsieur Boivin, venait toutes les semaines de Saint-Germain-des-Vaux. Il n'avait qu'un bras et faisait traîner son chariot par un chien. Il vendait par exemple du café et des boîtes de crème instantanée.

Des marchands de légumes passaient aussi. Les pêcheurs venaient chez les particuliers pour vendre leur poisson.

La maison Ferey, de Cherbourg, ainsi que d'autres commerçants venaient, à dates fixes, vendre leurs marchandises sur la place d'Omonville-la-Rogue. Une personne passait dans les maisons pour nous prévenir de leur présence. Un marchand de chaussures, appelé Hainneville, venait aussi de Saint-Pierre-Eglise.

Il existait à l'époque beaucoup de petits métiers. Une personne passait régulièrement dans la commune pour acheter des peaux de lapins et de taupes. Cet homme criait « peaux de lapins ! » pour nous signaler sa présence. Nous récupérions les peaux de lapins que nous tuions, nous les tendions sur une planche pour les faire sécher. Les peaux de lapins blancs étaient les plus recherchées. Il achetait aussi les escargots qu'il revendait, surtout à la période de Noël. Quant aux peaux de lapins, il les revendait à des fourreurs, pour faire des manteaux. Il discutait le prix des peaux selon leur couleur et leur qualité.

Il y avait un rémouleur qui passait dans la commune pour aiguiser les couteaux. Il s'annonçait en criant « ciseaux, couteaux, rasoirs ! » Il passait en vélo et il tournait sa meule en pédalant grâce à une installation spéciale.

Les habitudes de consommation des Omonvillais

Pour vendre nos produits en ville, nous pouvions faire appel au chauffeur de bus qui passait régulièrement dans le bourg et qui pouvait aussi nous faire quelques courses.

Nous faisons l'essentiel de nos achats dans la commune, du moins ceux de tous les jours. Etant donné qu'aucune ferme de la commune ne faisait plus le beurre à cette époque, nous devons acheter notre beurre ou nous le faisons en toute petite quantité.

Nous achetions rarement de la viande car c'était cher. Il était possible de commander la viande et de se la faire livrer à domicile, par le commis boucher, qui venait à vélo.

Quand on avait besoin d'un matelas, on faisait venir une matelassière.

Pour les achats plus exceptionnels comme les engrais, on allait à Beaumont, chez Divetaïn. Quand on avait besoin de vêtement, on allait acheter le tissu et on le faisait faire sur mesure par une couturière de la commune. Néanmoins, pour les vêtements moins communs, on allait à Cherbourg. Si on s'y rendait en carriole, des écuries étaient prévues près des commerces ou des débits pour mettre les chevaux à l'abri.

Les foires de Gréville, Jobourg, Brix... concernaient surtout les agriculteurs car on y vendait essentiellement du bétail. Le jeudi, au marché de Cherbourg, on vendait également du bétail, mais aussi du beurre, de la laine, de la viande, des légumes...

Lors des foires et des marchés, il y avait des camelots, des marchands de *chimenées* et aussi des marchands de chansons : ils chantaient les partitions aux passants.

La vie quotidienne

La maison

En général, il y avait, dans nos maisons, une grande pièce en bas, avec un lit à rideaux appelé alcôve. C'était très variable selon la fortune des gens. Le moyen de chauffage unique était le feu de cheminée, dans la pièce principale. On mettait donc des bouillottes pour réchauffer les lits. On utilisait aussi une « chaufferette » : une boîte en bois, chauffée avec du charbon de bois ou de la charbonnette, au fond il y avait une casserole en fer ou un autre récipient. Les femmes qui tricotaient pouvaient placer la chaufferette sous leurs longs cotillons. Les maisons étaient chauffées au bois ou *aux piquets* (ajoncs). Certains coupaient eux-mêmes leur bois ; d'autres allaient ramasser les ajoncs brûlés après un feu de landage. On devait souvent laisser la porte de la maison entrebâillée pour ne pas que la cheminée fume. Dans la cheminée, il y avait une crémaillère pour y faire cuire les aliments et un trépied pour y poser les marmites. La soupe était faite dans des pots en fonte. Les casseroles, les cocottes en fonte étaient toutes noircies par le feu, et on ne nettoyait que l'intérieur. Pour chauffer le café, on mettait un *potin* près du feu. Quand on n'avait pas besoin d'un grand feu, pour réchauffer le café par exemple, on brûlait des fougères, mais elles formaient des flammèches (du « Mouret ») qui retombaient dans les pots.

Encore dans les années 30, dans certaines maisons, le linge de maison (draps, torchons, serviettes...) était lavé une fois ou deux par an, lors de la grande lessive. Des lessivières venaient spécialement pour aider à cette tâche.

On entassait le linge dans une grande cuve en bois qui était un tonneau coupé en deux dans le sens de la hauteur, et placé sur une *crevette* (trépied sur lequel on pose la *tchû*). Au fond se trouvait un trou partiellement bouché par du *glui* qui dépassait de quelques centimètres. Cela formait une sorte de bec verseur appelé *pisoué* par lequel s'écoulait l'eau dans un baquet placé au dessous.

D'autre part, on chauffait de l'eau dans un grand chaudron accroché au-dessus du feu de cheminée. Puis, on versait l'eau bouillante sur le linge auquel on avait ajouté de la cendre qui servait de lessive. Elle avait été faite spécialement à partir de paille de sarrasin. Pendant plusieurs heures, on arrosait le linge d'eau bouillante avec une casserole au manche rallongé. Cela s'appelait *puchi* le linge. L'eau s'écoulait alors dans le baquet, après avoir traversé le linge et elle était remise à bouillir dans le chaudron.

Après le rinçage au lavoir ou au ruisseau, le linge était mis à sécher sur les galets à la plage.

La lessive courante, elle, se faisait une fois par semaine, dans une lessiveuse que l'on faisait chauffer dans la cheminée.

Comme il n'y avait pas l'eau courante dans les maisons, nous devions aller chercher de l'eau avec des brocs ou des bidons à la fontaine ou à la pompe. Il fallait aller en chercher tous les jours ou plusieurs fois par jour. On récupérait aussi l'eau de pluie.

Tous les jours, on se lavait dans une cuvette en émail ou en faïence. Pour faire une toilette complète, on utilisait une lessiveuse comme baignoire.

Les repas

Le matin, beaucoup d'hommes mangeaient de la soupe avec un bout de pain et du cidre. Elle était préparée pour plusieurs jours. Comme il n'y avait pas de réfrigérateur pour la conserver, il fallait la refaire bouillir tous les jours sinon elle surissait. Ceux qui ne prenaient pas de soupe buvaient du café au lait, du chocolat ou mangeaient de la bouillie de sarrasin de temps en temps.

Les travailleurs aux champs faisaient une collation vers 9 heures. Ils mangeaient beaucoup de pain.

Les repas de tous les jours ne comportaient qu'un seul plat. Parfois le dimanche, il pouvait y avoir un dessert. On mangeait peu de fromage ou parfois en collation l'après-midi. Nous ne mangions pas de viande de boucherie tous les jours, seulement une fois par semaine, en général. Il y avait surtout du lard salé ou bien les poules et lapins que l'on élevait. Nous mangions aussi beaucoup de *fliés* (patelle) crues ou rôties, et des ormeaux lors des grandes marées. A cette période, il n'y avait pas autant de crabes ni de homards qu'aujourd'hui. Les pêcheurs n'avaient pas non plus le même matériel pour les pêcher (casiers et filets plus fragiles).

Dans les repas de fêtes, le dessert le plus courant était le riz au lait ou bien des gâteaux faits maison dans le four de boulanger ou au fourneau quand on en avait un. On y cuisait aussi les betteraves qui étaient alors très sucrées.

Nous avons tous un potager. Les légumes les plus cultivés étaient les poireaux, les choux, les carottes, les navets, les pois secs, les haricots, les *févettes*... Pour préparer les *févettes*, on mettait parfois une glane (grappe) de haricots dans une *pouque* et on tapait dessus avec un bâton. Ainsi, les écorces se décollaient du haricot.

Le soir, nous mangions toujours de la soupe à la graisse et du pain.

La boisson principale était le cidre. Même les enfants en buvaient car il n'était pas très fort en alcool et on y ajoutait souvent de l'eau pour les repas quotidiens. Quelques-uns faisaient aussi de la « frénette » : des fleurs de frêne bouillies et fermentées. Nous buvions aussi du café : il était préparé pour plusieurs jours dans des cruches de 10 litres ou plus. Il était renforcé avec de la chicorée qui lui donnait une couleur foncée. Dans les fermes, le café était souvent bu avec du calva, surtout par les hommes.

La médecine

Pour soigner un rhume par exemple, on utilisait des cataplasmes ou des ventouses. Un coton au bout d'une tige de bois était trempé dans l'alcool, allumé puis passé dans le verre qui était appliqué sur la peau. Cela servait à attirer le sang sous la peau. Quand l'endroit de la ventouse devait être en plus scarifié : on donnait un coup de rasoir en croix et on reposait la ventouse pour aspirer le sang. Cette pratique restait néanmoins assez rare.

Pour soigner la gorge, on badigeonnait le fond de la gorge avec du bleu de méthylène mis sur un coton au bout d'une tige : le « badigeon ».

Les cataplasmes étaient faits avec de la farine de lin ou de la farine de moutarde quand ils étaient sinapisés. On en achetait souvent de la marque « Rigolo », mais, malgré ce nom, ce n'était pas drôle de les utiliser car ils brûlaient la peau.

Il y avait des sirops faits avec du capillaire (sorte de fougère) ou avec des colimaçons et du sucre. Pour cela, on perçait la coquille de l'escargot et on le laissait dégorger pendant plusieurs heures. On pouvait acheter les sirops à la pharmacie ou bien les faire soi-même.

Certains gobaient aussi des escargots crus.

Dans les pharmacies, on pouvait acheter des sangsues. Ceux qui avaient tendances à la congestion en mettaient tous les mois. Elles devenaient énormes et tombaient d'elles-mêmes.

Les accouchements se passaient souvent à domicile. Le médecin venait. Ou alors, on faisait appel à des femmes de la commune qui soignaient et assistaient les femmes en couche.

Les vêtements

Nos grands-mères portaient de longs cotillons et une « bonnette » (coiffe tuyautée, avec de longs rubans). Les femmes adultes portaient de grands jupons avec un tablier devant. Dès 45 ans, elles s'habillaient comme les grands-mères. Les femmes étaient souvent habillées en noir ou gris : il y avait eu tellement d'endeuillées après la première guerre qu'elles avaient gardé l'habitude de ces couleurs. Un tissu épais et résistant, le « droguet », servait à confectionner les cotillons. Elles portaient des corsets, des bats avec des *diertiés* (sorte de jarretière pour maintenir les chaussettes). Il y avait des corsets de maintien pour que les omoplates ne ressortent pas.

Les sabots étaient les chaussures quotidiennes pour le travail. Certains commis avaient des sabots vernis pour le dimanche. Les autres avaient des chaussures à la mode ; les femmes pouvaient porter des talons.

Le dimanche, pour aller à la messe et aux vêpres, les femmes portaient de belles toilettes et des chapeaux. Les hommes portaient des chapeaux ou des bérets.

On emmaillotait les bébés. Il n'y avait pas de couches jetables. Les bébés étaient enveloppés des pieds à la poitrine.

A cette époque, les beaux draps étaient en lin, fins. Après, il y a eu le « métisse » (moitié lin, moitié coton), puis le coton.

L'école

Aménagement de l'école

Jusqu'en 1924, il y avait deux écoles à Omonville-la-Rogue, une pour les filles et une pour les garçons. Elles étaient situées de chaque côté de l'actuelle mairie. Un instituteur enseigné aux garçons et une institutrice aux filles.

Puis, nous, les élèves, nous fûmes regroupés en une seule classe dirigée par une institutrice. Néanmoins, dans la cours de récréation, nous étions séparés par un grillage jusque dans les années 30, ensuite tous les enfants purent jouer ensemble.

La classe était chauffée grâce à un poêle à bois que nous allumions à tour de rôle. On devait donc parfois arriver plus tôt le matin pour cela.

Nous avons des pupitres en bois inclinés, avec un trou pour l'encrier et un casier dessous pour ranger nos livres. Les bancs étaient accrochés aux pupitres. Il y avait des pupitres doubles et des simples, et il y en avait de différentes tailles pour chaque âge. L'institutrice avait un grand bureau en bois.

Sur les murs étaient accrochées différentes cartes de France : il y avait la carte des fleuves, celle des chemins de fer, etc...

Le matériel scolaire était fourni gratuitement par l'école, grâce à une aide de la commune, à ceux qui avaient peu de moyens financiers. Nous avons des livres pour chaque matière. Le livre de sciences naturelles était le plus épais, celui de géographie était le plus grand. Chacun d'entre nous avait une plume et un encrier. Pour que l'écriture soit jolie, la plume devait s'écarter légèrement au milieu, quand on écrivait.

Les élèves

En général, nous commençons l'école à 6 ans et la quittons à 12, après le Certificat d'Etudes.

Tous les enfants de l'école venaient de la commune ou d'autres communes voisines quand la distance entre la maison et l'école d'Omonville-la-Rogue était plus courte que celle jusqu'à l'école de leur commune.

Les familles les plus riches pouvaient envoyer leurs enfants en internat dans une école de Cherbourg. Ainsi, les enfants consacraient plus de temps à leurs études. Mais la majorité des enfants d'Omonville sont allés à l'école au village.

Nous nous entendions tous bien. Il n'y avait pas de distinction selon les milieux sociaux. Seuls les garçons et les filles étaient séparés dans leurs jeux jusqu'au milieu des

années 30. Dans la cour de récréation, nous jouions avec une balle à tenter de toucher quelqu'un ; ou bien, on jouait à traîne-traîne mon balai ; les filles jouaient souvent à la marelle. Quand la cour de récréation est devenue mixte, les garçons et les filles jouaient ensemble lors de certains jeux.

Le midi, nous rentrions manger chez nous. Ceux qui habitaient trop loin apportaient leur repas à l'école. Quand il faisait mauvais temps, nos mères nous apportaient parfois à manger pour nous éviter de faire la route.

Les cours

L'école ouvrait tous les jours de la semaine sauf le jeudi, jour de repos (en plus du dimanche). Les cours commençaient à 8 heures (heure solaire) et finissait à 17 heures. Dans la matinée, la récréation durait 15 minutes, et dans l'après-midi, elle durait jusqu'à 30 minutes.

A l'époque de la classe mixte, nous étions une quarantaine d'élèves. L'institutrice enseignait du cours Préparatoire jusqu'à la Terminale (l'actuelle 5^{ème} au collège). Souvent les élèves plus âgés aidaient les plus jeunes pendant les cours.

Il y avait des cours de français avec plusieurs dictées par semaine et des compositions et rédactions chaque mois.

En géographie, nous devions apprendre par cœur tous les fleuves et leurs affluents, tous les canaux, les départements français,...

Nous avions aussi des cours d'histoire, de mathématiques, de sciences.

Deux fois par semaine, la journée débutait par 10 minutes de morale. Nous apprenions alors certains principes et des règles de bonne conduite.

Tous les matins, nous chantions tous ensemble.

Tous les matins, l'institutrice faisait un contrôle oral des leçons apprises la veille. Il y avait aussi des interrogations écrites une ou deux fois par mois. Nous étions notés sur 10. Nous devions faire signer à nos parents les cahiers où étaient faites les compositions.

A 12 ans, nous passions le Certificat d'études à l'école de Beaumont.

L'examen durait toute la journée. En général, la matinée était consacrée au français et aux mathématiques, et l'après-midi aux sciences et à la géographie. Les résultats étaient donnés dès la fin de la journée.

Certains d'entre nous ont eu une récompense de la part de leurs parents en obtenant le Certificat.

Le Certificat d'études marquait la fin des années d'école pour la grande majorité des élèves. Ensuite, nous commençons à travailler avec nos parents ou dans d'autres fermes comme commis.

Peu d'entre nous ont poursuivi leurs études. Nous avons pour la plupart déjà un avenir dans l'agriculture ou la pêche.

Les loisirs et fêtes...

Les principales fêtes

Selon les familles, le Jour de l'An était plus ou moins fêté. Nous, les enfants, nous allions souhaiter la bonne année aux gens que nous connaissions, à leur domicile, et nous recevions parfois des pièces de 10 ou 20 sous, des œufs ou autre présent.

La fête des Rois se fêtait surtout dans les fermes. Les commis avaient alors deux ou trois jours de congés. C'étaient les seuls jours libres de l'année en dehors des dimanches et jours fériés. Suivant les fermes, les patrons leur offraient un panier de victuailles : un poulet, un morceau de lard et deux ou trois choses pour « fêter les Roués ». Les commis partaient heureux rejoindre leur famille. Le menu était amélioré par rapport à l'ordinaire : poulet, lapin ou lard selon les maisons. Cela restait une fête de famille importante pour les employés de ferme.

Pour Mardi-Gras, plusieurs hommes du village se déguisaient. Ils partaient par équipes de quatre ou cinq. Ils se déguisaient avec des costumes de fortune, en récupérant, par exemple, le chapeau de la grand-mère. Ils portaient aussi des masques de carton-pâte achetés dans les épiceries. Dans le groupe de ceux qui se déguisaient, il y avait des enfants, des adolescents et des adultes. Ils allaient chez les gens qui leur donnaient des gâteaux ou autre friandise. Ils utilisaient un fétu pour boire en portant un masque car on ne devait pas les reconnaître. A cette occasion, les mères préparaient des crêpes. Nous, les enfants nous chantions souvent cette chanson :

« Mardi-Gras ne t'en va pas
J' ferons des crêpes, j' ferons des crêpes.
Mardi-Gras ne t'en va pas
J' ferons des crêpes et t'en auras ».

A Pâques, certains jeunes passaient dans les hameaux chanter la Résurrection. Ils partaient vers neuf heures le soir et revenaient vers cinq heures du matin. Ils allaient vers Digulleville, passaient par la Brasserie, Omonville-la-Petite, et revenaient par la route côtière. Ils chantaient devant certaines maisons qu'ils connaissaient un peu en sachant que leurs propriétaires aimaient bien la fête. Les jeunes chantaient et si les gens ne donnaient rien, ils chantaient le refrain :

« Dormez, dormez, chrétiens ingrats.
Que la peau du cul vous colle au drap
L'année prochaine on reviendra. »

Les gens étaient souvent en train de dormir quand les jeunes passaient. Certaines familles les accueillait chez elles un moment en leur offrant de quoi manger et boire. Ils revenaient parfois avec des œufs. D'autres leur jetaient le pot de chambre par la fenêtre.

La fête de la Saint Jean se déroulait chaque année les samedi et dimanche les plus près du 24 juin. Deux ou trois personnes du village s'occupaient de mettre en place les festivités.

Nous pouvions participer à la course en sac, la course à pied. On jouait à des jeux dont un s'appelait « le baiser de la tuile ». Un autre jeu, pour les filles, était « le coupe-ciseaux » ou le « casse-pots » : sur la route qui traverse le bourg était tendue une ficelle avec des petits lots accrochés, les filles devaient couper la ficelle en ayant un ruban sur les yeux. A cette occasion, une course de vélo qui faisait le tour de la Hague passait par Beaumont et Auderville.

Lors de la Saint Jean venaient un marchand de brioches, un autre de jouets pour les enfants, un marchand de fruits (pêches et autres). Un manège de chevaux de bois s'installait dans le village. Il y avait aussi un manège, le « pousse-pousse » qui tournait avec plusieurs balançoires suspendues que l'on appelait « les fauteuils volants ». Et d'autres manèges étaient installés, par exemple, « les petits bateaux ». Des chansons étaient créées pour l'occasion par quelques personnes puis reprises par tous comme celle qui disait :

« C'est la Saint Jean d'Omonville,
Où l'on s'amuse très bien.
Les jeunes gens et les jeunes filles
Font eux-mêmes de très bons musiciens.
Fêtons toujours notre Saint Jean
D'Omonville, notre ville,
Qui nous procure tant d'amusements
Pour la fête de Saint Jean. »

Le samedi soir du week-end de la Saint Jean, un feu était allumé derrière le restaurant du port. Des personnes allaient couper un arbre assez gros et nous mettions le feu tout autour. Nous, les enfants, nous passions dans les maisons avec des brouettes pour récupérer des fagots. Les gens qui coupaient les ronces dans les champs les gardaient spécialement pour cette fête. Le feu était énorme, très haut. Nous chantions et dansions tout autour :

« A Omonville comme c'est l'usage
Tous les ans, on fête la Saint Jean
Et les habitants du village
Le samedi soir vont voir le feu Saint Jean
On fait la ronde en chantant à tue-tête
La mère *Michel* ou *la trompette en bois*
Le panier doré à Jeannette et tous les refrains d'autrefois... »

Au mois d'août, avait lieu « la fête des régates ». Les bateaux des ports alentours venaient jusqu'à Omonville-la-Rogue : ceux de Goury, de Port Racine, d'Urville, de Querqueville. Cette fête était appréciée. Ce jour-là, nous invitions nos oncles et tantes à manger le midi. En échange, nous allions chez eux au moment de la fête de leur village (Saint Paterne à Digulleville, la Madeleine à Beaumont, etc...). Des marchands venaient dans le village pour vendre des cacahuètes, des amendes, des chimenées : une friandise ni sucrée ni salée ayant plusieurs cornes de pâte. Au restaurant Launay situé à l'angle de la place et la

route principale, un banquet était préparé. Les gens invités devaient payer leur repas. Il y avait trois salles pour accueillir tout le monde : deux en haut et une grande en bas.

Dans les fermes, lors des batteries, le repas du soir était aussi une grande fête. Nous mangions ensemble un bon repas : de l'oie, des canards, des lapins, des agneaux. Tout le monde avait chaud et buvait du cidre. Nous chantions beaucoup.

Noël était la fête de famille par excellence. Nous passions la veillée du 24 avec nos parents en attendant la messe de minuit. Le 25, le repas ressemblait au traditionnel repas du dimanche ou était un peu amélioré selon les moyens de la famille. Nous laissions nos souliers dans la pièce principale pour recevoir des cadeaux. Nous recevions alors souvent un sucre d'orge et parfois une orange, appelés alors « une pomme d'orange ». A cette époque, il était rare de voir ce fruit dans la région.

Nous croyions pendant longtemps au Père Noël ou au Petit Jésus. Des crêpes étaient préparées pour l'occasion. Nous décorions les maisons avec du houx. L'église était ornée de guirlandes et de bougies.

Les cérémonies

Mariages, communions et baptêmes se célébraient selon les moyens des familles.

Les repas de communion avaient lieu le soir car le midi, les communiants déjeunaient tous au presbytère. Le repas du soir réunissait les oncles et tantes, parrain et marraine, frères et sœurs.

Pour les mariages, il y avait un peu plus de monde, avec des cousins et autres parents. Le repas de noces était traditionnellement fait chez la mariée. A l'époque, il y avait deux repas de fête lors d'un mariage : le midi et le soir.

La cérémonie à l'église avait lieu en matinée. L'après-midi, on allait se promener à pied.

Lors des baptêmes, le parrain ou la marraine distribuait des dragées à tous les enfants qui se trouvaient à la sortie de l'église. Parfois ils les jetaient en l'air et nous devions les ramasser à terre. Cela amusait les adultes... on sautait dans les gravillons pour en attraper. Mais, le plus souvent, les dragées étaient données à la main.

Les loisirs

Une fois par an, un cirque installait un chapiteau sur la place vers l'église. Il venait avec des poneys et des clowns. Comme la rivière coupait la place en deux, à l'époque, elle était recouverte avec des panneaux en bois pour pouvoir installer le chapiteau, car sinon la place était trop petite. L'actuel espace vert face à l'église était un champ de pommiers donc on ne pouvait pas y installer le chapiteau.

A partir de la fin des années 30, la commune organisait des séances de cinéma dans l'école à droite de la mairie. C'était ouvert à tous. Le maire, aidé de quelqu'un d'autre, s'occupait de projeter le film ; ils avaient monté une cabane au pignon du bâtiment de l'école pour ranger le matériel sans que cela ne prenne de place.

Des gens du coin avaient monté une troupe de théâtre pendant la guerre. Une fois ou deux par an, un spectacle était organisé par deux demoiselles qui s'occupaient de l'église. La salle de l'école accueillait les représentations car on pouvait utiliser les bancs et l'estrade.

Les phonographes étaient assez fréquents chez les commerçants mais très peu de familles en possédaient un. Vers la fin des années 30, nous avons vu se développer la radio. Seuls les touristes avaient des appareils photos.

Quelques personnes aimaient pêcher ou chasser. Dans les rivières, elles pêchaient des anguilles. La pêche à pied, en bord de mer, était aussi un loisir apprécié. C'était l'occasion de manger avec du pain et du beurre, des *flies* crues, que l'on trouvait sous le varech.

La journée du dimanche était bien occupée entre messe et vêpres. On allait parfois jusqu'au port. Certains jeunes se baignaient. D'autres allaient en vélo à Beaumont voir le cinéma, surtout en hiver.

Lors des veillées, on jouait quelquefois aux cartes. Mais, le plus souvent, après une longue journée de travail, on mangeait et on allait se coucher pour se lever tôt le lendemain. Certaines femmes tricotaient ou cousaient. Les grands-mères tricotaient avec, placée sous leurs jupons, une « chaufferette », une petite boîte en bois remplie de charbon. Les hommes faisaient des paniers en osier. En hiver, les soirées étaient longues. A l'inverse, en été, on travaillait tard le soir car il faisait encore jour. Dans certaines familles, les grands-parents racontaient des histoires à leurs petits-enfants. Ils jouaient aussi en inventant des devinettes en patois.

Le facteur apportait les journaux. Tout le monde n'en achetait pas mais ils circulaient souvent dans le village. On lisait le quotidien « Cherbourg Eclair » ou « Le Réveil » qui paraissait deux fois par semaine.

A Omonville-la-Rogue, quelques peintres amateurs faisaient de l'aquarelle. Même s'ils n'en vivaient pas, certains donnaient leurs tableaux à des fêtes de charité. Quelques peintres professionnels venaient en vacances à Omonville-la-Rogue.

Les jeux d'enfants

Nous, les garçons, nous fabriquions des lance-pierres et nous nous amusons parfois à casser les boules de verres sur les poteaux électriques ou bien les vitres des maisons inhabitées. On faisait aussi des flèches et des arcs avec du saule. Au printemps, au moment de la montée de la sève, on fabriquait des sifflets avec du saule. Pour cela, on enlevait l'écorce et on taillait un trou dans la partie restante, puis on remplaçait l'écorce. On fabriquait aussi des « canepetières » avec une branche de sureau. Ce jouet permettait d'éjecter la

moelle de la branche en faisant du bruit. On pouvait aussi le faire avec une tige polie qu'on enfonçait dans la branche. Ou bien on se servait d'étoupe ou de papier mâché et on soufflait comme dans une sarbacane. Le bruit de pétard ainsi produit explique le nom de canepetière on courait dans la campagne, on montait dans les arbres, on allait se baigner. Nous allions aussi parfois pêcher quelques poissons.

Nous, les filles, nous faisons moins de « tours ». On jouait ensemble dans la cour de récréation mais une fois sorties de l'école, on rentrait chez nous, on faisait nos devoirs et on aidait aux travaux de la maison. On jouait aussi ensemble à la marelle, entre voisines.

Nos parents étaient souvent agriculteurs. Nous n'avions donc pas beaucoup de temps de nous amuser. En rentrant de l'école, on allait chercher les vaches, on coupait les betteraves en hiver, etc..

La religion

La pratique religieuse

Tous les dimanches, la majorité des familles d'Omonville assistait à la messe qui débutait aux environs de 10 heures. Pour commencer, le curé passait dans l'allée centrale pour pratiquer *l'asperges* pour bénir la foule avec un goupillon. On recevait quelquefois quelques gouttes ! Lors des messes, l'assistance chantait avec ferveur, accompagnée par l'harmonium. A l'époque, les meilleurs chanteurs se trouvaient à la tribune, aujourd'hui supprimée. La différence principale avec aujourd'hui était que toute la messe était en latin... Au cours de la messe, le prêtre faisait son sermon, qui durait parfois très longtemps et qui pouvait s'adresser à des personnes de la commune en particulier.

Tous les dimanches, le boulanger de la commune faisait du pain payé par une famille de la commune. Il était béni pendant la messe et apporté par un enfant de chœur dans la famille qui devait le payer la semaine suivante.

Après la messe, nous discussions un peu à la sortie de l'église et quelques hommes allaient prendre l'apéritif au café.

Presque tous les enfants de la commune allaient au catéchisme. Le curé nous faisait le catéchisme dans l'église et nous récitions nos leçons à la sacristie, le soir, deux ou trois fois par semaine, à des demoiselles de la commune, les demoiselles Pouppeville. Après la communion, quelques enfants choisissaient de continuer le catéchisme pendant un an.

Par la suite, nous pouvions aller à la JAC (Jeunesse Agricole Catholique). Cette association organisait des réunions.

Ceux d'entre nous qui le demandaient pouvaient devenir enfants de chœur : l'un d'eux était thuriféraire c'est-à-dire qu'il sonnait la cloche. Deux autres servaient la messe avec le curé et le dernier faisait la quête. Les petits restaient dans le chœur pour faire joli. Nous portions, en effet, une tenue assez gaie : une tunique rouge avec un surplis blanc. Nous venions à l'église pour les fêtes et la messe du dimanche, mais certains venaient répondre la messe tous les matins à 7 heures (heure solaire), à laquelle seule quelques personnes se rendaient.

L'après-midi, vers 15 heures, il y avait les vêpres. Il y avait généralement moins de monde que pour la messe, mais on y chantait beaucoup. Les femmes qui venaient d'avoir un bébé pouvaient être purifiées au cours des relevailles qui avaient lieu avant la petite messe du matin.

Par rapport aux habitants des communes de la pointe, à Omonville-la-Rogue, on était un peu moins pratiquant.

Les fêtes et animations religieuses dans la commune

La fête patronale était la Saint Jean Baptiste qui se déroulait le dimanche qui suivait le 24 juin. Le curé venait bénir le feu Saint Jean. Le matin avait lieu une messe concernant l'histoire de saint Jean-Baptiste, celui qui a baptisé le Christ. Cette messe était davantage suivie que les messes traditionnelles car certains n'allaient à l'église que lors des fêtes.

Lors de la fête-Dieu, nous confectionnions des repositoires à quelques endroits de la commune. Lorsque le canot de sauvetage était encore à Omonville-la-Rogue, on en installait un sur le bateau. Il y en avait aussi un sur la demi-lune, devant la mairie, un autre près de l'église, un autre à la grotte. Tous les ans, cela changeait. Les repositoires étaient des autels où s'arrêtait la procession. Nous décorions le parcours avec des digitales (« numus »), des iris des champs (appelés des glaïeuls). On allait chercher ces fleurs dans les marais qui se situaient à l'emplacement actuel du terrain de camping. Avec ces fleurs, on faisait des rosaces par terre. On en mettait aussi dans de belles canes en cuivre. Ceux qui habitaient sur le passage de la procession pendaient aux fenêtres leurs plus beaux draps, ornés de roses ou d'autres fleurs. Nous suivions la procession en chantant sans arrêt.

La pratique des rogations ne s'est faite qu'après la guerre de 39, dans les années 50. Pour Pâques, l'Assomption, l'Ascension et la Pentecôte, il y avait une messe plus importante qu'à l'habitude.

Lors de l'Adoration des Quarante heures, les fidèles se relayaient pendant quarante heures auprès du Saint Sacrement pour dire des prières. Les enfants s'y rendaient après l'école.

A Noël, il y avait la messe de Minuit qui était très suivie. Elle commençait à 23 heures, par le « Minuit Chrétien ». Ensuite, le prêtre chantait la généalogie du Christ. L'église était décorée d'une crèche. Certains allaient dans les bois chercher de la mousse et du houx pour mettre dedans. Grâce à du fulmicoton et de l'encaustique, toutes les bougies qui garnissaient le chœur s'allumaient à la suite.

Le père Lebouteiller organisait parfois des projections, dans la sacristie, avant que l'électricité ne soit arrivée dans la commune.

Les lieux de culte

Mis à part l'église, il existe un autre lieu de culte important dans la commune : la grotte, qui est une reproduction de la grotte de Lourdes. Déjà à l'époque, le 15 août avait lieu une procession tout au long de laquelle on chantait, surtout l'Ave Maria. Un homme portait la croix. Puis le curé récitait des prières à la Vierge.

Au-dessus de la grotte, se trouvait un calvaire.

Le curé

Le prêtre était le même pour Digulleville et Omonville-la-Rogue.

L'abbé Lebouteiller a particulièrement marqué cette époque car il était très sportif : il se baignait dans la mer. Il peignait aussi des tableaux représentant des paysages de la Hague.

Il a quitté la paroisse en 1930 et a été remplacé par l'abbé Gosselin. Dont le frère était le curé de Saint-Germain. Le père Quentin, un ancien missionnaire, est arrivé ensuite. Il venait de Gréville. Lors de l'installation d'un nouveau prêtre, il y avait une petite fête.

Les cérémonies

Les baptêmes avaient lieu le plus tôt possible après la naissance. Ainsi, en cas de décès prématuré du nourrisson, il pouvait être enterré religieusement. En cas d'urgence, il était possible qu'une personne de la famille baptise elle-même le bébé. A la sortie de l'église, on jetait les dragées à terre et les enfants les ramassaient.

Quand nous devons faire notre communion, nous préparions la cérémonie durant la retraite de communion. On passait une semaine ensemble, encadrés par les demoiselles qui nous avaient appris le catéchisme.

Le jour de la communion, les garçons portaient un costume avec des culottes courtes et les filles une robe blanche avec un voile. Nous portions un cierge à la main. La taille du cierge variait selon le prix que pouvait payer notre famille. Après la fête, on rendait le cierge au curé.

Au cours de la cérémonie, nous devons réciter devant toute l'assemblée un acte que l'on avait appris par cœur. Chaque acte devait se réciter à un endroit différent de l'église. Nous récitons chacun notre tour selon le classement que nous avons obtenu au catéchisme. Après la cérémonie, nous mangions au presbytère le midi, avec le curé. Chacun apportait des victuailles : une volaille, un lapin, ou autre chose. Ensuite, on retournait à l'église pour les vêpres. Le soir avait lieu le repas de famille.

La très grande majorité des habitants se mariaient à l'église, après être passés à la mairie. La messe se déroulait le matin. Ceux qui voulaient se marier discrètement passaient à l'église tôt le matin ou tard le soir (7 heures le matin ou minuit). Il était plutôt mal vu d'avoir un enfant avant d'être marié. Cela faisait jaser. La blancheur de la robe de la mariée était donc très symbolique. Il était très mal vu de se marier en blanc avec un voile si l'on avait « fauté ». Dans ce cas, il fallait se marier en tenue de ville.

Les messes de mariage étaient similaires aux messes de mariage actuelles. La différence essentielle tient au fait qu'aujourd'hui, il est possible de choisir juste une bénédiction, tandis qu'à l'époque, il s'agissait obligatoirement d'une messe complète, qui durait une heure environ. Il était possible de faire bénir d'autres bijoux ou objets en même temps que les alliances.

Quand les gens mourraient chez eux, ce qui était souvent le cas, il y avait une veillée mortuaire à domicile. Pendant les quelques jours qui précédaient l'enterrement, la famille, les voisins et amis se relayaient auprès du mort, jour et nuit. Toute la famille et les amis se rendaient dans la maison du défunt pour présenter leurs condoléances. Le jour de l'enterrement, le cercueil était transporté par des hommes de la commune, la famille et les amis suivant à pied, derrière. Si la maison du défunt était trop éloignée, on utilisait une carriole.

Quand une personne vivait en concubinage et allait mourir, elle pouvait choisir de quitter son compagnon ou sa compagne auparavant, afin de sauvegarder les apparences. Si la personne refusait, le conjoint ne pouvait pas entrer dans l'église et l'enterrement était civil.

Il y avait plusieurs classes pour les enterrements : la première classe, la deuxième classe, la troisième classe embellie, la troisième classe et l'enterrement à la charité. Un enterrement de première classe se déroulait dans une église ornée de nombreuses draperies et avec trois curés. Pendant tout le temps du *dies ier* et du *dies illa*, un homme sonnait la cloche.

Il était courant de faire bénir son bateau. Le curé venait bénir le bateau accosté à la digue, avec deux enfants de chœur. On jetait du riz et on cassait une bouteille sur la coque.

Les superstitions

En général, on était superstitieux à l'époque. Quelques uns racontaient des histoires de diable. On disait que pour faire fuir le diable, il fallait « délire », c'est-à-dire un livre de messe à l'envers. Plus anciennement, certains s'amusaient à faire passer de faux diables dans les cheminées des maisons de façon à en effrayer les occupants. La nuit, très opaque à l'époque (car il n'y avait aucun éclairage à l'extérieur) était propice à de nombreux tours. Il était par exemple courant de creuser une betterave rouge, de l'illuminer avec une bougie allumée à l'intérieur et de la poser sur le chemin de la personne que l'on voulait impressionner. Certains se déguisaient aussi en dame blanche pour faire peur.

Dans les familles de pêcheur, on croyait que mettre un pain à l'envers risquait de faire chavirer les bateaux. De même, il était interdit de parler de lapin à bord.

Il était aussi mal vu que les jeunes filles sifflent. Les grands-mères disaient : « les filles qui soufflent, le diable les écoute ».

La guerre

Souvenirs de la première guerre mondiale

Il n'existe, aujourd'hui, plus de témoin de la première guerre mondiale dans la commune. Néanmoins, nous nous souvenons avoir assisté à des discussions animées à ce propos, par exemple lors des repas de batteries. C'était, dans les années 20 et 30, un sujet de conversation très répandu car cela avait beaucoup marqué les esprits. Les anciens combattants nous racontaient les conditions de vie terribles dans les tranchées. Ils racontaient aussi que l'alcool était pour eux un moyen de se donner du courage pour partir au combat. D'autres refusaient de parler. Certains sont, en effet, revenus très marqués physiquement et psychologiquement. Beaucoup d'hommes de la commune ont été tués sur le front de l'Est. Quelques familles de la commune ont perdu plusieurs de leurs membres.

La seconde guerre mondiale

- *La Déclaration :*

En 1939, lors de la Déclaration de la guerre, beaucoup d'entre nous étaient inquiets mais personne ne pensait que la guerre arriverait de façon aussi soudaine. On n'était pas préparé à la guerre. Nous avons appris la Déclaration de guerre par la radio, pour ceux d'entre nous qui l'avaient, par les journaux ou par le bouche-à-oreille pour les autres.

Très peu d'hommes de la commune furent mobilisés. Ceux qui sont partis avaient plutôt un bon moral car ils ne pensaient pas que la guerre durerait.

- *La défaite et l'Occupation :*

Le conflit a « pourri » pendant plusieurs mois. Quand les Allemands ont envahi le territoire, ils n'ont rencontré pratiquement aucune résistance. Nous nous attendions depuis un moment à les voir arriver dans la commune.

Dès le début, les occupants ont commencé à bâtir des blockhaus le long du rivage. Pour cela, ils utilisaient des galets prélevés sur la grève. Ils ont aussi miné une bonne partie de la côte. Plusieurs mitrailleuses ont été installées sur les hauteurs. Ils réquisitionnaient des hommes parmi la population pour effectuer divers travaux. Il n'était pas question pour nous de refuser. Certains ont planté des « asperges de Rommel » dans les champs susceptibles de servir de terrains d'atterrissage pour des planeurs alliés. Il s'agissait d'immenses troncs d'arbres de plusieurs mètres de haut coupés et enfoncés dans le sol. Des femmes de la commune étaient, elles, embauchées pour faire la cuisine.

De plus, les Allemands réquisitionnaient des marchandises, par l'intermédiaire de la mairie. Ils pouvaient demander des chevaux, par exemple. Selon la production de leur ferme, nous devions fournir une certaine quantité de blé ou de pommes de terre. Il arrivait pourtant que les Allemands se servent eux-mêmes.

Toutes les maisons inoccupées de la commune ont été utilisées pour loger des soldats. Cela fut le cas de la ferme La Cotentine qui a été très abîmée car ceux-ci en ont prélevé les parquets pour se chauffer, vers la fin de la guerre.

Les relations de la population avec l'occupant n'ont pas engendré beaucoup de conflits. Il y eut seulement deux résistants dans la commune. En cas de problème, les Omonvillais pouvaient aller à la Kommandantur qui se situait sur la route du Port. Cependant, il y avait quelques contraintes pour les pêcheurs. Quand ils partaient en mer, ils devaient obligatoirement être accompagnés d'un soldat allemand afin d'empêcher toute tentative de fuite vers l'Angleterre. De plus, certains habitants ont servi d'otages aux douaniers allemands, qui s'assuraient aussi que les bateaux rentreraient bien au port.

Des bus passaient régulièrement dans la commune et transportaient des passagers, français et soldats allemands, jusqu'à Cherbourg. Par ailleurs, pendant la journée, nous pouvions nous déplacer librement, sous réserve de ne pas approcher des camps militaires allemands.

Cependant, un couvre-feu nous empêchait de sortir le soir. De même, la nuit, il était interdit d'allumer la lumière dans les maisons. On recouvrait donc les vitres de « bleu » (qui servait pour blanchir le linge) et on s'éclairait à la bougie ou à la lampe à pétrole. Certains confectionnaient des lampes avec un couvercle de boîte de cirage et une mèche de coton.

Il y avait des restrictions sur tous les produits de consommation. La mairie nous distribuait des cartes de rationnement pour le pain, les chaussures etc... Le pain était mauvais car le boulanger n'avait pas de bonne farine. Comme tout le monde avait droit à une ration de tabac, les non-fumeurs pouvaient échanger leur tabac contre d'autres marchandises, auprès des fumeurs.

Les agriculteurs avaient moins de difficulté pour se nourrir que les autres catégories de population car ils disposaient des produits de la ferme. Certains se sont remis à faire le beurre pour leur propre consommation. Pour cela, ils fabriqué eux-mêmes une petite baratte. D'autres battaient la crème dans un bidon à lait.

L'école était occupée par les Allemands, les cours avaient donc lieu chez des particuliers. Comme il n'y avait pas beaucoup de place, les enfants avaient été séparés en deux groupes. Ils n'allaient à l'école qu'une demi-journée par jour. Le maire de la commune, qui coopérait avec des Allemands, avait été nommé sous-préfet par l'Etat Français. C'était donc le secrétaire ses fonctions.

Très peu d'hommes de la commune sont partis en Allemagne dans le cadre du STO. Aucun habitant de la commune n'a été déporté ou recherché.

- *Les bombardements :*

Il y eut de nombreuses alertes. Nous étions prévenus par des sirènes et nous allions nous cacher le plus souvent sous les escaliers de la maison. Certains avaient creusé un abri dans leur jardin. Néanmoins, peu de bombes sont tombées dans la commune. Aucune habitation ne fut détruite à Omonville-la-Rogue et personne ne fut blessé ou tué. Beaucoup de personnes ont pourtant échappé de peu à la mort car, même si les bombardements ne visaient pas la population civile mais les positions allemandes, il arrivait que des bombes ou

des obus tombent dans des champs cultivés ou dans des endroits fréquentés par la population.

Quelques habitants de la commune sont partis dans d'autres communes, pensant y être plus en sécurité. D'autres ont confié leurs meubles à des personnes de connaissance en dehors du village.

Un jour, un remorqueur et un chalutier allemand qui faisaient partie d'un convoi se rendant à Aurigny ont été coulés, juste devant le sémaphore.

Un avion américain a été abattu peu avant le Débarquement au Carrefour des Landes. Les occupants ont été tués. De plus, un avion de reconnaissance a été abattu et est tombé à la mer dans la même période. Les occupants ont aussi été tués. Dans ce cas, les corps ont été récupérés par des hommes de la commune, choisis par la mairie et entreposés dans un hangar en attendant le Débarquement qui eut lieu quelques jours plus tard. Un soldat allemand a été tué dans la cour de l'Épine Due peu avant le Débarquement.

- *Le Débarquement et la Libération de la commune :*

Nous nous attendions au Débarquement car on en parlait depuis plusieurs mois et, de plus, toute la nuit précédente, des centaines d'avions sont passés dans le ciel.

La commune a été libérée sans problème. Les Allemands étaient déjà partis quand les Américains sont arrivés. Le sémaphore, occupé par des marins allemands, a seulement été la cible des soldats américains pendant quelques heures.

Les Américains n'ont fait que passer à Omonville-la-Rogue.

La Libération de la commune a provoqué de nombreuses manifestations de joie. Nous avons alors participé à des animations nouvelles à cette époque : du cinéma, des bals... Nous étions très joyeux.

Beaucoup de personnes ont profité du départ précipité des Allemands pour récupérer des marchandises et du matériel comme des fusils, par exemple. De même, beaucoup ont profité des colis parachutés par les avions américains pour leurs troupes et qui contenaient des cigarettes, du café ou du pain blanc.

Les chevaux des Allemands ont été vendus à la population, à peu près un an après la fin de la guerre. Ceux qui avaient eu des chevaux tués lors des bombardements étaient prioritaires.

- *Le bilan :*

Finalement, la commune d'Omonville-la-Rogue a été relativement épargnée par la dernière guerre. Il y eut très peu de dégâts matériels et aucun blessé.